

Livres de chevet de Montaigne à Mitterrand

Convegno internazionale di studi
Gargnano - Palazzo Feltrinelli 15-17 giugno 2017

A cura di Alessandra Preda e Eleonora Sparvoli

ISSN 2281-9290
ISBN 978-88-7916-856-4

Copyright 2018

LED Edizioni Universitarie di Lettere Economia Diritto
Via Cervignano 4 - 20137 Milano
Catalogo: www.lededizioni.com

I diritti di riproduzione, memorizzazione elettronica e pubblicazione con qualsiasi mezzo analogico o digitale (comprese le copie fotostatiche e l'inserimento in banche dati) e i diritti di traduzione e di adattamento totale o parziale sono riservati per tutti i paesi.

Le fotocopie per uso personale del lettore possono essere effettuate nei limiti del 15% di ciascun volume/fascicolo di periodico dietro pagamento alla SIAE del compenso previsto dall'art. 68, commi 4 e 5, della legge 22 aprile 1941 n. 633.

Le riproduzioni effettuate per finalità di carattere professionale, economico o commerciale o comunque per uso diverso da quello personale possono essere effettuate a seguito di specifica autorizzazione rilasciata da: AIDRO, Corso di Porta Romana n. 108 - 20122 Milano
E-mail segreteria@aidro.org <<mailto:segreteria@aidro.org>>
sito web www.aidro.org <<http://www.aidro.org>>

La realizzazione e la pubblicazione di questo volume sono state finanziate dal Dipartimento di Lingue e Letterature Straniere dell'Università degli Studi di Milano

In copertina:
Georg Pauli, *The Reading Light* (1884)

Videoimpaginazione: Paola Mignanego
Stampa: Digital Print Service

Sommario

Introduzione <i>Alessandra Preda</i>	9
---	---

I LIBRI PREDILETTI

TESTIMONIANZE

S'endormir en lisant. Variations littéraires et picturales sur le livre de chevet <i>Florence Dumora</i>	15
“O que c'est un mol et doux chevet, et sain, [...]”. Montaigne lecteur <i>Jean Balsamo</i>	27
La stufa e il comodino. Riflessioni sul <i>Discours</i> di Descartes <i>Elio Franzini</i>	43
Il libro e la voce. Tra François de Sales e Fénelon <i>Benedetta Papasogli</i>	53
Une affinité élective. Voltaire lecteur de l'Arioste <i>Vincenzo De Santis</i>	65
Les poésies d'Ossian, livre de chevet de Napoléon et de sa génération <i>Jean-Louis Haquette</i>	79
Livre de chevet? non, mais “coffret spirituel” du salon <i>Liana Nissim</i>	91
Un interminabile livre de chevet. Il Balzac-Frenhofer di Henry James <i>Susi Pietri</i>	103
Albert Camus, l'écrivain qui n'a pas eu de chevet <i>Pierre-Louis Rey</i>	115
Lire Rabelais en Acadie. “La vraie langue” d'après Antonine Maillet <i>Cristina Brancaglioni</i>	127
<i>Le rêve et son interprétation</i> : livre de chevet d'Henry Bauchau ou Freud au chevet de l'écrivain? <i>La sourde oreille ou le rêve de Freud</i> entre inconscient, psychanalyse et écriture <i>Michele Mastroianni</i>	139

Leggere Omero a New York in situazioni estreme. <i>De l'Iliade</i> di Rachel Bepaloff (1943) e <i>Why We Came to the City</i> di Kristopher Jansma (2016) <i>Silvia D'Amico</i>	161
--	-----

II

LIBRI PREDILETTI

RAPPRESENTAZIONI

De <i>Don Quichotte</i> au <i>Page disgracié</i> : la passion des lectures compulsives. Le lecteur-personnage, puis auteur, au XVII ^e siècle <i>Christian Biet</i>	177
<i>Paul et Virginie</i> , livre de chevet du XIX ^e siècle. Histoire d'une décadence <i>Guy Ducrey</i>	191
Un livre incomparable. Jean Floressas des Esseintes lecteur de Baudelaire <i>Marco Modenesi</i>	201
Livres de chevet dans l'apprentissage du Narrateur de la <i>Recherche</i> <i>Eleonora Sparvoli</i>	209
"Je vous envoie donc le mien". Le don du livre dans <i>Lettres à Anne</i> (1962-1995) et <i>Journal pour Anne</i> (1964-1970) de François Mitterrand <i>Florence Naugrette</i>	219
"Il trimbalaît toujours un imposant Littré". Secours et pièges d'un "livre-chevet" (ou deux) chez Raphaël Confiant <i>Francesca Paraboschi</i>	229

III

LIBRI PREDILETTI

POETI DI OGGI

L'immediatamente vicino <i>Stefano Raimondi</i>	249
Leggere, tradursi nell'altro, scrivere <i>Fabio Scotto</i>	253
Tavole / Tables	263
Indice delle opere letterarie, filosofiche, storiche e religiose <i>a cura di Giorgia Testa Vlahov</i>	271

Francesca Paraboschi

“Il trimbalaît toujours un imposant Littré”

Secours et pièges d’un “livre-chevet” (ou deux)
chez Raphaël Confiant

DOI: <http://dx.doi.org/10.7359/856-2018-para>

Parmi les hordes des nègres d’habitation qui envahissaient Fort-de-France depuis quelques mois, nègres aux mains chiquetaillées d’avoir trop coupé la canne à sucre, nègres aux yeux mangés par la forcènerie, se trouvait un fringant jeune homme que l’on eut vite fait de surnommer Dictionneur parce qu’il trimbalaît toujours un imposant Littré sous le bras. Dormant à même les trottoirs (il n’avait pas encore jugé bon de construire comme tout un chacun un semblant de case sur ces emfans de terre nauséabonds qui ceinturaient l’En-Ville), on se rendit compte qu’il s’en servait comme d’un oreiller. Sa savantise en matière de mots était si-tellement vaste qu’on s’arrêtaît pour l’écouter bouche bée lorsqu’il se mettaît à déclamer des définitions en rafale, sans doute pour épater le monde. En fait, le bougre avait appris son dictionnaire par cœur et partageait son temps entre l’Allée des Soupîrs où il aidait les lycéens à faire leurs devoirs contre de la clinquaille et la vitrine du “Palais d’Orient” du Syrien Wadi-Abdallah où il tentaît d’exercer le métier de crieur.¹

La voix de Radio-bois-patate, sorte de téléphone arabe s’avérant l’instance narrative que Raphaël Confiant privilégie dans bien des romans, voix censée reproduire le point de vue des habitants des quartiers populaires, souvent au cœur de l’œuvre de l’écrivain martiniquais, la voix de Radio-bois-patate, disais-je, exprime son ébahissement face à cet individu bizarre ne se séparant jamais de son Littré. Le récit se déroule précisément en 1948, à une époque où la monoculture de la canne à sucre, qui avait régné sur l’île trois siècles durant, entre dans une crise irréversible, ce qui comporte la fermeture progressive des sucreries et des distilleries et, par conséquent, un exode massif de la population rurale vers les centres urbains, parmi lesquels la capitale semble aimer un très grand nombre d’anciens paysans. L’arrivée d’un villageois trimbalaît un gros dictionnaire, dont il se sert d’oreiller pendant la nuit, s’avère un phé-

¹ Raphaël Confiant, *La Vierge du Grand Retour* [désormais VGR] (Paris: [Grasset & Fasquelle, 1996] Gallimard, 2009), 40-41.

nomène tout à fait insolite, même aux yeux de la communauté extravagante et bigarrée de “djobeurs” et de voyous peuplant les rues de Fort-de-France; qui plus est, l’homme se distingue par une mémoire prodigieuse donnant preuve d’avoir appris par cœur chaque mot du Littré et sa définition. Pour comprendre le sentiment d’ahurissement mêlé d’admiration ressenti par la communauté foyalaise, il est sans doute utile de revenir brièvement sur la situation de diglossie en Martinique et en particulier aux années ’40-’60 du XX^e siècle²; après en avoir rappelé les données fondamentales, je me propose d’étudier la relation complexe que le personnage surnommé Dictionneur entretient avec son Littré, d’approfondir d’une part les secours que son expertise linguistique lui offre et d’autre part les pièges se cachant derrière sa connaissance mnémotique du dictionnaire. Cette dualité caractérisant la vie du héros se manifeste également dans sa double destinée: le récit offre en effet deux variantes du sort du personnage, héros suicidaire dans la première, écrivain en herbe dans la seconde. Dictionneur s’avère ainsi à plus d’un titre l’*alter ego* du romancier, d’autant plus que le sujet de l’œuvre que le héros désire rédiger est l’histoire même du roman de Confiant, ce qui plonge le récit, comme nous le verrons, dans une dimension métalittéraire singulière. Mais, à côté du Littré il faut remarquer la présence d’un autre livre appartenant plus à l’auteur qu’au personnage, se révélant plus au niveau structural que thématique. Il s’agit de la *Bible*, livre de chevet par excellence de toute la civilisation occidentale. *La Vierge du Grand Retour* se configure en effet comme une réécriture biblique, dont l’auteur propose une interpolation caraïbe, de la *Genèse* à l’*Apocalypse*. J’essaierai alors de montrer comment le détournement du texte sacré vise tout spécialement à une réappropriation de l’esprit chrétien le plus authentique, grâce notamment à la mise en place d’un dispositif énonciateur plus proche de la *parlure de céans*.

La question du français s’avère un des atouts du roman. Selon les injonctions du *Code noir* de Colbert (1685) toute instruction aux esclaves est strictement interdite. Ce n’est qu’après l’abolition de l’esclavage (1848) que les écoles sont enfin gracieusement ouvertes à la population noire. L’apprentissage du français se révèle ainsi un affranchissement au sens propre du terme et la maîtrise de la langue une reconnaissance de l’individu en tant qu’homme et citoyen³. Le créole, langue des esclaves et du temps de l’esclavage, qualifié de “jargon des Nègres” ou de “patois des Noirs”⁴ est renié dans la tentative rageuse de se dégager des chaînes du passé esclavagiste, des humiliations et des traumatismes qui en découlent. Le français, la langue que seuls les maîtres et les Mulâtres avaient eu le privilège d’apprendre, devient le sésame-ouvre-toi pour

² Dans cette situation de diglossie, l’acrolecte est inévitablement le français et le basilecte le créole.

³ Cf. Raphael Confiant, “Créolité et francophonie. Un éloge de la diversalité”, *Articles & débats*, <https://www.potomitan.info/articles/diversalite.htm>.

⁴ Raphael Confiant, “Le créole, cette langue orpheline”, <http://www.potomitan.info/confiant/creole.php>.

une vie libre et potentiellement plus aisée, loin des champs de canne à sucre. Le peuple des affranchis est pris d'une véritable idolâtrie de la langue française⁵, d'une vénération qui ne fait que s'accroître au cours de l'exode rural dans les villes, suite à l'effondrement de la monoculture de la canne, ayant dominé l'économie de l'île jusqu'à la moitié du XX^e siècle. La plupart des gens venus de la campagne ne pouvaient aspirer qu'à être embauchés de la journée pour des travaux manuels souvent épuisants, ou bien s'unir aux rangs des "nègres-labourse-ou-la-vie", selon l'une des expressions fantaisistes de Confiant, voire se vouer à une micro criminalité bien développée; par contre, la connaissance du français pouvait permettre d'ambitionner un emploi décent. C'est pourquoi "une folie de bel français – souligne la voix narratrice – et de manières-France s'était emparée du nègre depuis quelques temps" (VGR, 31), l'affichage d'un bon français allant de pair avec l'adoption d'une allure d'europpéen.

Le personnage le plus représentatif de cette situation si complexe au plan linguistique, culturel et identitaire, le héros qui mieux incarne le désir d'une vie meilleure pour toute la communauté noire est sans aucun doute Roland Frémontier, "le jeune nègre à bel français" (VGR, 301), vite affublé du sobriquet de Dictionneur, surnommé aussi affectueusement "Monsieur Littré" (VGR, 126)⁶. Emblème d'un savoir pleinement acquis, le dictionnaire n'abandonne jamais les bras fidèles, respectueux et attentionnés du héros; la narration est rythmée par des marques d'affection qu'il prodigue à son volume: "Dictionneur caress[e] son Littré qu'il [tient] sur ses genoux tel un enfant", "il tapot[e] son Littré qu'il [tient] serré contre son ventre" (VGR, 47), il garde "son Littré sous le bras" (VGR, 259, 324) pendant tout le pèlerinage de la Vierge du Grand Retour. Il n'arrête de s'en servir d'oreiller à chaque étape du périple et une fois revenu à Fort-de-France⁷. Dans une seule occasion Dictionneur perd son maintien: à l'apparition de Philomène qui, sous une injonction divine, quitte le costume de carmélite, dont elle s'était affublée pendant le pèlerinage, et s'engage dans sa nouvelle mission: ne pas laisser "ternir le nom de la Vierge Marie à cause d'une poignée d'hommes au visage d'ange mais au cœur démoniaque!" (VGR, 341)⁸:

Pour la première fois depuis des mois, elle s'était drapée dans sa robe-fourreau couleur de firmament, pailletée de minuscules brillants et fendue sur le côté. [...] Chacun à tour de rôle venait l'admirer et lâchait un compliment sur sa

⁵ Pour une étude plus approfondie de ce thème, je me permets de renvoyer à mon article "Couleurs des mots, pouvoirs de la parole, emprises des langues chez Raphaël Confiant", *Ponti/Ponts* 12 (2012), *Pouvoirs de la parole*: 71-110.

⁶ En ce qui concerne l'importance et l'inventivité des sobriquets dans les romans de Confiant, je me permets de renvoyer à mon étude "La rigoladerie héroïque de Raphaël Confiant", *Ponti/Ponts* 17 (2017), *Jouer avec les mots*: 73-97.

⁷ Cf. VGR, 376.

⁸ Pour comprendre la figure complexe et bigarrée du personnage de Philomène dans *La Vierge du Grand Retour*, je renvoie à l'étude de Marco Modenesi, "Sainte Philomène du Morne Pichevin", *Ponti/Ponts* 9 (2009), *Saintetés*: 71-87.

personne. Dictionneur arriva à l'instant même où Philomène sortait de sa case et son Littré lui tomba des mains tellement il fut frappé d'admiration. Le gros livre fut taché par la boue de la ruelle et mouillé par endroits mais cela ne parut pas affecter le jeune grand-grec. (VGR, 341-342)

Il s'agit du seul moment du roman où "le bougre au dictionnaire" (VGR, 53) perd le contrôle de lui-même et le contact direct, quelque peu maniaque, avec son Littré, "livre-emblème de la parole sacrée, celle du français"⁹. Carla Fratta a raison de dire que le héros "a fait du dictionnaire de la langue française sa religion"¹⁰, le volume qu'il charrie, comme un curé son bréviaire, devient un élément indissociable de sa silhouette. L'Abbé Ploquet, très intrigué par Dictionneur et par sa mémoire prodigieuse, rêve d'ailleurs d'en faire un prêtre:

Il pouvait même apprendre la Bible par cœur en deux temps trois mouvements et, qui sait?, avec un peu d'instruction, postuler pour devenir abbé. Ce Littré l'intriguait à vrai dire. Le bougre ne s'en séparait jamais. Le soir, il s'en servait en guise d'oreiller. Le jour, il le tenait fermement sous son bras sans toutefois jamais l'ouvrir.

"Puisque tu connais tout ton dictionnaire par cœur, à quoi bon le trimballer partout?" avait-il demandé au jeune homme.

Dictionneur le regarda comme s'il venait de prononcer quelque monstruosité et serra le Littré contre sa poitrine.

"Tu l'as eu où, ton livre?"

– Je l'ai volé... oui, volé...

– Quoi? ... Où ça? à qui?"

Le jeune nègre rigola de toutes ses dents. Ce prêtre était vraiment d'une curiosité malade. [...]

– Je l'ai volé à la bibliothèque Schœlcher... avoua Dictionneur.

– Quoi!

– C'est bien ce que tu as entendu, mon père...

On m'avait refoulé plusieurs fois. Soi-disant, mes pieds étaient sales ou ma chemise n'avait pas assez de boutons. Enfin bref, je n'étais pas assez plein de gamme et de dièse pour être admis dans ce temple du savoir. Les lycéens, eux, qu'ils fussent débraillés ou pas, avaient droit d'entrée automatique. Ils me lorgnaient avec un air de pitié qui me mettait en rage, ces petits-bourgeois sans cœur... Alors j'ai décidé de voler le savoir. Oui, de dérober un dictionnaire! Je ne connaissais que le nom du Larousse à l'époque. Tout le monde disait: le Larousse! Le Larousse! Si bien que lorsque j'ai vu Littré inscrit sur celui que j'avais volé à la venvole, j'ai fessé mes pieds par terre. Tant de risques pour rien, foutre! Mais très vite, en interrogeant les lycéens à l'Allée des Soupîrs, puis en les aidant à faire leurs devoirs contre de la menue monnaie, je me suis rendu compte que la réputation du Larousse était surfaite. Le Littré est le summum du savoir en français. Le summum! Summum: Mot latin dont on se sert pour exprimer...

⁹ Carla Fratta, "Religion et parodie religieuse dans *La Vierge du Grand Retour* de Raphaël Confiant", dans *I colori dello spirito – Antille*, a cura di Anna Paola Mossetto (Bologna: CLUEB, 2001), vol. III, 97-110: 104.

¹⁰ *Ibid.*

– Hé! Je sais, mon vieux. Je ne suis pas tout de même analphabète, l'arrêta le Père Ploquet amusé. (VGR, 277-278)

De son style enjoué et grinçant, Confiant montre les difficultés des campagnards démunis, ayant dépassé l'âge de la scolarisation, non seulement à avoir accès à l'instruction mais aussi à la simple consultation de livres. En évoquant le nom de l'établissement, Confiant semble vouloir convoquer un effet de coïncidence et ironie: la bibliothèque municipale de Fort-de-France est pour de vrai intitulée à Victor Schœlcher, le sous-secrétaire d'État à qui l'on doit l'abolition de l'esclavage et l'instruction obligatoire et gratuite pour tous. Mais, une fois son vol accompli, grâce à sa connaissance indéfectible du Littré, dépositaire du summum du savoir, selon ses mots enthousiastes, le héros arrive à trouver le moyen de se procurer un peu d'argent, et il finit par jouir d'une considération remarquable au sein de sa communauté, le français se configurant comme La Langue, expression de La Culture, dans l'ambiance d'idolâtrie des années 1950 à la Martinique:

Il tenait fermement son Littré sous le bras comme si c'était là le bien le plus précieux de la terre et aussitôt que les marchandes l'aperçurent, elles s'esclaffèrent: "Voici le petit monsieur qui connaît le dictionnaire par cœur! Ne dirait-on pas qu'il est plus fort qu'Aimé Césaire?". (VGR, 45)

Après avoir trouvé un emploi comme crieur chez un magasin de vêtements, il épate l'assistance en récitant à la perfection chaque définition du Littré qu'une institutrice lui demande, en attirant de la sorte toute "une grappe de gens ébaubis": "jamais une telle foison de chalands ne s'était rassemblée devant son magasin" (VGR, 43) s'exclame satisfait le propriétaire. La renommée de Dictionneur s'accroît rapidement:

Dictionneur, qui n'était pas seulement un savant ès définitions mais aussi un sacré modèle de businessman, en profitait pour proposer à certains ses talents d'écrivain public. Il acquit ainsi une telle réputation qu'on prétendait qu'une lettre rédigée de sa main vous obtenait sans coup férir la bourse d'entrée en classe de sixième de votre garçon ou bien vous raccommoait en cinq-sept avec votre dulcinée en cas de trafalgar méchant entre vous. (VGR, 85-86)

Encore, grâce à son expertise linguistique, Dictionneur se tire d'un affrontement avec Bec-en-Or, le redoutable fier à bras du quartier Bord de Canal: il répond aux menaces du bandit en lui jetant à la figure des insultes, ayant l'insoupçonnable puissance de le clouer sur place. Ne comprenant pas la signification des mots "barbon" et "maroufle", ne sachant pas de quelle langue ils proviennent et redoutant leur pouvoir maléfique, Bec-en-Or se retrouve dans une position de fragilité, se muant bientôt en humiliation cuisante, alors que Dictionneur lui récite les définitions d'un ton dédaigneux:

"Mon bon monsieur, sachez que selon le Littré "Barbon" signifie: 1. Vieillard, avec une idée de dénigrement. 2. En botanique, nom vulgaire de l'androgon

muriqué. 3. Nom vulgaire donné en Normandie au mulot. Et pour votre gouverne, apprenez que “Maroufle” veut dire: 1. Se dit d’un homme grossier. 2. Se dit aussi d’un homme qu’on n’estime pas, l’assomma Dictionneur. [...]

Le plus grand combattant de damier de Fort-de-France venait d’être vaincu par un coup de français, messieurs et dames! Un simple coup de français. Lui qui connaissait les lancements de jambe, les coups de poing, les feintes et le lever-fesser-par-terre les plus redoutables. (VGR, 59-60)

Manifestement, le Littré offre de nouvelles chances à Dictionneur: il trouve du travail, il jouit du respect et de la considération des gens, l’institutrice rencontrée devant la vitrine du magasin devient bientôt sa maîtresse, il se lie d’amitié avec Rigobert, le fier à bras du Morne Pichevin, et en obtient la protection, il trouve des amis chez les habitants du quartier; bref, son train de vie semble effectivement beaucoup s’améliorer. Toujours-est-il que derrière le style facétieux de Confiant on retrouve l’évocation d’une misère poignante où Dictionneur se trouve à son tour emmêlé; la voix narratrice intervient à plusieurs reprises pour donner voix aux récriminations des démunis contre “cette vie de déveine qui accabl[e] le nègre depuis que le monde [est] monde” (VGR, 54); contre “la déveine, cette chienne qui poursuit le nègre depuis la nuit des temps” (VGR, 318). Dictionneur, esprit plus cultivé, ne prend pas partie aux remontrances contre cette malédiction qui semble peser sur les Noirs et contre l’aisance économique qui est à leurs yeux le droit exclusif des Blancs. Si le célèbre bandit Fils-du-Diable-en-Personne aspire à l’effacement net du travail (“J’exige donc qu’on supprime le travail pour le nègre parce que ça fait trois siècles et demi qu’il se déraille les reins à couper la canne pour le Blanc-pays et cela en pure perte”, VGR, 123), Dictionneur s’attend qu’en cette année 1948, date du centenaire de l’abolition de l’esclavage, quelque chose arrive enfin pour changer le sort de la communauté noire. Il est vrai que le mécontentement ambiant dû à des conditions de vie de pauvreté extrême, au lendemain de la fin du deuxième conflit mondial, avait occasionné des grèves et des insubordinations, en mettant en alerte les classes dirigeantes. Ainsi, en 1948 les autorités ecclésiastiques locales et les familles des Blancs les plus riches et puissantes organisent l’arrivée à la Martinique d’une statue de la Vierge Marie et un long pèlerinage à travers les campagnes du pays, et cela dans des buts bien précis. “D’abord” – explique Modenesi – “l’image de la mère-patrie, la France, bienfaitrice et toute-puissante qui s’effondrait juste après la guerre, aurait pu retrouver une partie de l’ancienne splendeur; la foi chrétienne, minée d’un côté de l’épopée hitlerienne et, de l’autre, par la montée du communisme, aurait retrouvé un peu de vigueur dans le but de rechristianiser les populations; le phénomène de masse qui aurait dû être et qui a été le pèlerinage pouvait aussi endiguer les contestations massives envers les Békés de la part du peuple”¹¹. Les autorités religieuses et civiles mettent

¹¹ Modenesi, “Sainte Philomène du Morne Pichevin”, 75-76; cf. aussi Carla Fratta, Anna Giaufret, “La Vierge du Grand Retour de Raphaël Confiant et *A barca di a Madonna*

à point un système excellent pour renouveler un sentiment d'attachement, de dévotion et donc de soumission à la nation française par les biais de la religion chrétienne. Le peuple martiniquais, rivé au désespoir, s'élançe donc avec une ferveur spontanée et naïve dans l'adhésion à ce pèlerinage, mû par l'espoir d'une vie nouvelle, comme l'atteste la voix narratrice:

Au-dedans de chaque cœur nègre bat l'espoir d'une vie nouvelle, la certitude que l'esclavitude (c'est-à-dire la suite de l'esclavage), la malefaim, la déveine, la défortune, toutes les mauvaïetés qui pèsent sur son dos depuis qu'on l'a jeté dans ce pays-là, disparaîtront net dès que La Madone du Grand Retour, venue depuis les rivages de notre mère la France, seule sur une minuscule embarcation, aura abordé les rivages de l'En-Ville. (VGR, 155)

Or, cet élan populaire et sincère, motivé du plus profond accablement et d'une désolation apparemment irréversible sur son propre sort, déborde bientôt dans une frénésie superstiteuse et fétichiste:

Un bruit, en effet, avait couru non seulement à travers l'En-Ville mais aussi dans toutes les ravines et les savanes du pays: la personne qui serait la première à poser sa main sur les pieds de La Madone obtiendrait une chance éternelle. Or, la chance est ce qui manque le plus au nègre depuis des siècles, assurait-on, puisque la déveine, cette chienne, cette salope, le poursuit sans répit. La déveine lui vole sa joie. La déveine détruit ses efforts. La déveine exaspère ses souffrances. On aurait juré qu'elle a fait du nègre son souffre-douleur pour l'éternité. Alors, chacun se gourme, quitte à écraser son enfant, à bousculer sa vieille mère, pour allonger une main fiévreuse qui serait la toute première à éprouver la sainte blancheur des pieds de La Madone, venue de France. (VGR, 161)

Ce dévouement exalté, s'emparant du peuple avant que la statue de la Vierge Marie n'arrive dans la rade de Fort-de-France, ne quitte plus l'effigie de la Madone; à son départ le peuple témoigne de la même ardeur dans la foi et de la même reconnaissance pour sa visite dans la plus ancienne colonie française:

La procession arrive aux abords de la cathédrale où des centaines de gens se sont massés aux fenêtres, voire même sur les toits afin de mieux contempler une dernière fois cette Vierge qui avait traversé l'océan Atlantique sur une barque de deux mètres de long juste pour sauver la race des nègres. (VGR, 315)

Dans cette ambiance religieuse où la magie se mêle à la dévotion et la superstition à la sincérité de la foi, les aspirations les plus extravagantes et invraisemblables apparaissent sans aucun doute réalisables. Philomène rend compte des désirs de Rigobert et de Fils-du-Diable-en-Personne:

Ils m'avaient, séparément, avoué le vœu qu'ils avaient formulé en leur for intérieur au commencement du pèlerinage. Rigobert désirait avec ardeur posséder

de Ghjacumu Thiers ou de la centralité convergente des marges", *Publiforum* 10 (2009), *Les Caraïbes. Convergences et affinités*, http://publiforum.farum.it/ezine_articles.php?id=91.

des yeux bleus. Tout simplement. Comme ça, m'assurerait-il, les yeux des Blancs créoles cesseraient du même coup de brûler les siens¹². Il pourrait les regarder en face et leur dire leur fait, tout nègre qu'il fût. Quant à Fils-du-Diable-en-Personne, il rêvait d'une peau entièrement blanche, débarrassée de ce stigmate qu'était, selon lui, la couleur noire. D'ailleurs plaisantait-il:

"Je ne veux que ressembler à mon père. Ne dit-on pas dans les contes créoles que le Diable est un bel béké?" (VGR, 265-266)

Des propos naïfs des héros émerge la dénonciation d'une véritable "imposition culturelle irréflectie"¹³: le processus d'idéalisation du Blanc et la tentative d'identification atteignent dans ce passage leur degré ultime. Il ressort avec évidence que le modèle auquel s'inspirer est le modèle européen uniquement, français en l'occurrence et français-gaulois, si possible, avec la peau très blanche et les yeux bleus. Dictionneur, fier de sa culture et de ses lectures contre l'esclavage (il déclame par exemple un extrait de Montesquieu¹⁴), ne tombe pas victime du délire du peuple. Si son instruction d'après le modèle français, l'amène à assumer une attitude de pondération rationnelle, elle ne le sauve pourtant pas du processus d'identification aux Blancs, des risques de l'aliénation culturelle. De son "ton doctissime qui impressionnait les chaland", conforté par l'assurance dans la rationalité que ses connaissances sont censées lui octroyer, il avance des doutes sur la justesse des propos bibliques:

"À l'époque pas si lointaine où nous fûmes colonie, le nègre n'avait pas le droit de s'instruire mais grâce à la magnificence, à la magnanimité et à la magnitude du général de Gaulle, nous voilà désormais, mes amis, les égaux absolus des fils de Vercingétorix et de Jeanne d'Arc. Nous voilà capables d'étudier le cours des astres et de déchiffrer la parole de Dieu lui-même".

Puis le philosophe des rues extirpait une bouteille de rhum Courville du cartable où il tenait précieusement son Littré et en avalait une triple rasade. [...] "Chère dame, comment se fait-il qu'habituee au Jardin d'Éden où tout désir est absent, notre vénérée mère Ève ait pu se laisser tenter par le serpent? Et à l'aide de quoi, hein? D'une vulgaire pomme! C'est illogique, vous ne trouvez pas?" (VGR, 82)

Dictionneur assume une attitude contestataire, il se méfie de l'exaltation animant le pèlerinage, et, quoiqu'il y prenne partie, il s'en tient à l'écart; il finit même par perturber le recueillement des fidèles, en cherchant de les mettre en garde sur la supercherie organisée à leur grand dam:

"La fin du règne de la race blanche est venue. En cette année 1948 où nous devrions fêter le centenaire de l'abolition de l'esclavage, ils promènent une

¹² Cf. "le regard du Blanc-pays brûle de son feu bleu celui du nègre de céans", VGR, 95; "*Les yeux du Blanc brûlent ceux du nègre*", VGR, "Les proverbes", 140 (l'italique est dans le texte).

¹³ Franz Fanon, *Peau noire, masques blancs* (Paris: Seuil, 1952), 154.

¹⁴ VGR, 53.

statue de dame blanche à travers notre pays pour mieux nous enfoncer dans l'asservissement. Aujourd'hui, les chaînes ne sont plus à nos chevilles mais dans nos têtes...". (VGR, 279)

Tout en ayant donc une vision claire sur la mise en place du pèlerinage, tout en restant presque insensible face aux miracles qui se produisent sur le passage de la statue de la Madone (et que Confiant répertorie dans un des chapitres de son roman¹⁵), Dictionneur se laisse séduire par une nouvelle religion, prêchée par un nouveau prophète:

Il assista de loin à l'échange des porteurs de dais, au relais que prirent les paroissiens du Lamentin, chacun s'efforçant d'être au plus près du canot de la Vierge ou de lui effleurer les pieds. La dévotion de ces nègres-là lui sembla soudain obscène. Il se retint pour ne pas leur crier des insanités et maugréa: "Et dire qu'il y a tout juste un siècle, l'esclavage était aboli! Qui s'en souvient?".

Une main sur son épaule le fit sursauter. Le prophète Cham lui ordonna de ne point se retourner. [...] [Il] sentit qu'une force le contraignait à obéir. [...] La poigne du prophète le guidait dans ses pas et peu à peu un bien-être extraordinaire s'empara de la personne de Dictionneur. Son Littré lui tomba des mains. Au moment où il se penchait pour le ramasser, Cham le retint avec fermeté et déclara:

"Laisse le livre des Blancs par terre! Il n'y a rien de bon pour nous autres là-dedans". (VGR, 217-218)

Les discours du nouveau prophète prônant un retour aux origines africaines loin de l'oppression des Blancs, vers "une contrée de félicité et de paix où le nègre n'[est] plus l'esclave du Blanc ou du mulâtre" (VGR, 335), séduisent Dictionneur qui devient son suivant le plus fidèle. Cham, que le lecteur est tenté d'interpréter comme un avatar du personnage biblique, fils de Noé, séparé de ses frères Sem et Japhet, et censé avoir peuplé l'Afrique, est en réalité le double romanesque d'un personnage ayant réellement vécu, "traumatisé par une histoire qui [lui] a instillé une conscience suraigüe de la race"¹⁶ et finalement confiné dans un asile psychiatrique. Cham radicalise dans sa doctrine le rapport problématique que l'antillais entretient avec son origine spatio-temporelle et symbolique, à savoir l'Afrique, occultée par la traite, la déportation à bord des navires négriers, la blessure de l'humiliation dans sa condition d'esclave¹⁷. Cham met en lumière le besoin d'appartenance à une société millénaire de la part de l'homme antillais, non pas à la société blanche des colonisateurs, mais à une société noire africaine, se révélant pour-

¹⁵ "Abrégé des miracles accomplis par la Vierge du Grand Retour au 32^e jour de son périple", VGR, 238-250.

¹⁶ Edmond Mfaboum Mbiafu, "Les versets païens. Intertextualité biblique et idolâtrie dans *La Vierge du Grand Retour* de Raphaël Confiant", *Orées* (juin-décembre 2007), <http://orees.concordia.ca/mbiafu.html>; cf. aussi Fratta, "Religion et parodie religieuse", 107.

¹⁷ Cf. Mourad Yellès, "De l'écrit métis et autres 'macaqueries'", *Littérature* 117 (2000), 85-95: 86.

tant plus fantasmée que réelle. Ce désir de se fondre à une âme négro-africaine plus vaste¹⁸ implique le refus de la Caraïbe comme patrie et détermine ainsi une attitude de fermeture au Divers, quoi que plus proche, pour se réunir au Similaire, malgré la distance spatio-temporelle. Comme le remarque Christine Chivallon, Confiant thématise la “quête du territoire-racine comme fondateur d’un lien social [...] [en même temps que] l’actualisation d’une mémoire dont on attend qu’elle restitue les repères d’une filiation, qu’elle délimite par le mythe ou la narration historique, l’origine et la trajectoire communes”¹⁹. Si l’histoire aux Antilles se donne à voir comme une suite d’actes de violence et prévarications justifiées par l’entreprise coloniale, il est normal que “la conscience collective se voi[e] privée de sa capacité à jouer un rôle unificateur, à rassembler et donner sens aux éléments fragmentés du passé”²⁰. Cela explique l’invitation de Cham à faire retour à l’Afrique, désignée comme “la Guinée notre mère” (VGR, 265), terre paradisiaque, véritable patrie du noir survécu à l’esclavage qui peut enfin redevenir maître de lui-même. Aussi, le prophète Cham procède-t-il à un renversement de l’imaginaire colonialiste qui, sur la base d’une interpolation fautive de la *Bible*, et précisément la malédiction lancée au fils de Cham, présentait le peuple noir comme maudit²¹. Dans la tentative de Cham d’éclairer l’esprit de sa communauté, le pèlerinage devient un “carnaval impie [de] nègres à Blancs” (VGR, 215), tandis que les Blancs eux-mêmes, à cause de leur imposition de la religion chrétienne dans la colonie, se configurent comme des êtres maléfiques traînant les noirs vers la damnation éternelle. Et Cham d’alerter sans répit “sur le caractère diabolique des hommes blancs, créatures qui n’avaient, [...] pour unique but que de conduire la race des nègres tout droit en enfer” (VGR, 265):

La fin des temps est proche et chacun d’entre vous sera jugé. L’homme blanc, ce diable vivant, cette réincarnation de Satan, vous conte des balivernes depuis bientôt deux millénaires mais son règne est sur le point de s’achever, mes frères. Suivez Cham jusqu’à son temple et vous connaîtrez la vérité vraie! Suivez-moi! (VGR, 215)

¹⁸ Il s’agit d’un renvoi au mouvement de la Négritude que Confiant a critiqué dans sa célèbre biographie très controversée, *Aimé Césaire, une traversée paradoxale du siècle* (Paris: Stock, 1993). Confiant reconnaît cependant à Césaire le grand mérite d’avoir fait le premier pas dans le processus d’affranchissement de la culture européiste, “comme si, afin de gagner un jour le territoire géographique [la Martinique], il fallait, d’abord, récupérer le territoire symbolique, en le lavant, en quelque sorte, de toutes les offenses assimilationnistes” remarque Michel Giraud, “La créolité. Un rapture en trompe l’œil”, *Cahiers d’études africaines* 37, 148 (1997), *La Caraïbe. Des îles au continent*, 795-811: 797-798.

¹⁹ Christine Chivallon, “Du territoire au réseau. Comment penser l’identité antillaise”, *ibid.*, 767-794: 771.

²⁰ *Ibid.*, 770.

²¹ Confiant revient souvent dans ces romans sur ce sentiment de malédiction, reconforté par une instrumentalisation du texte biblique au profit des maîtres. Cf entre autres: “Les Nègres sont une race maudite. C’est écrit dans la Bible”; Raphaël Confiant, *La panse du chacal* (Paris: Gallimard [2004], 2006), 195.

Dictionneur se laisse charmer par ces propos de liberté, d'affranchissement culturel et identitaire, de révolte contre l'oppression et l'exploitation; ainsi, si son éducation à l'occidentale, dont il est si fier, le tient à l'écart de l'idolâtrie et du fanatisme religieux ambiant, elle l'amène en quelque sorte dans le piège du chamanisme, reposant sur l'attachement aux origines. D'ailleurs, la recherche de l'origine exclusive, n'est-elle pas une invention de l'Occident?, fait noter Édouard Glissant à plusieurs reprises²². Chez Dictionneur, nous l'avons vu, cette "imposition culturelle irréfléchie", dont parle Fanon, va au-delà d'un simple processus d'identification au modèle blanc; le conditionnement culturel se manifeste dans sa tentative de se penser différent, dans sa recherche d'un modèle autre et révélateur de son origine, de son essence véritable. En d'autres mots, Dictionneur reste empêtré dans des idées de prédestination raciale, dans un discours biblique à rebours. Le sentiment d'appartenance à une patrie lointaine, qu'il ne connaît pas et où il n'a jamais été, l'empêche ainsi de se considérer créole²³, martiniquais à l'identité multiple, constituée d'un maelström culturel, issu de l'arrivée sur l'île de nombreuses populations au fil des siècles, chacune ayant apporté un élément d'enrichissement incontournable pour la définition d'une identité chatoyante. Dictionneur reste donc tourné vers le passé, vers le passé revoulu d'où viennent ses ancêtres d'avant l'esclavage.

Un soir, pendant que ses compagnons partagent la joie d'un espoir renouvelé, suite à un miracle de la Vierge, Dictionneur se sent écrasé par "un doute affreux", accablé par "un sentiment de solitude impressionnant"; il se promène, "son Littre sous le bras", à la recherche d'un coin tranquille où il s'allonge, "[met] son livre sous sa tête et ferm[e] les yeux" (VGR, 259). C'est alors qu'il croit enfin entendre l'essence de la langue de l'Afrique-Guinée, la langue de ses pères:

Une langue inconnue de lui, aux sonorités enveloppantes, lui caressa les oreilles, le front, la peau tout entière. La langue originelle! Celle que les parents des parents avaient parlée et qui s'était effritée dans le tourbillon des récoltes de canne à sucre, des enfermements au cachot, des crachats et des viols. Dictionneur la comprenait d'emblée et c'était un pur ravissement que d'entendre le vrai nom du ciel. Le vrai nom de l'igname. Le vrai nom des savanes et des mornes boisés. Chaque arbre possédait son nom propre et de se sentir ainsi nommés, ils semblaient en frémir. Effacés les noms sans saveur des Blancs, leurs parlures rèches qui claquaient à la manière de coups de fouet. Désincarnés aussi les mots créoles qui manquaient par trop d'ancestralité. Le jeune homme banda ses cinq sens, plus les deux autres que les maîtres ignoraient (celui de s'absenter sur-le-champ de son enveloppe charnelle et cet autre qu'il ne fallait surtout pas révéler au grand jour sous peine d'être transformé en fumée), pour retrouver le nom de sa famille. Pas ce "Frémontier" vaguement

²² Cf. Édouard Glissant, *Introduction à une poétique du Divers* (Paris: Gallimard, 1996).

²³ "L'homme créole est [...] celui qui a été créé de toutes pièces en Amérique" affirme Raphaël Confiant, "Le créole ou la quête de la souveraineté scripturale", *Magazine littéraire* 369 (octobre 1998), 117-119: 118.

arrogant dont le hasard avait affublé cette dernière au sortir de l'esclavage au mitan du siècle dernier. Pas ce "Dictionneur", ce surnom lui aussi prétentieux qu'il s'en voulait d'avoir accepté sans réagir. Non, il voulait le vrai nom. Le prononcer, le mouler entre sa langue et son palais. Lui bailler vie. Le nom d'Afrique-Guinée. Mais celui-ci se refusait à sortir des limbes en dépit de tous ses efforts. Il résistait-résistait-résistait. (VGR, 259-260)

En réalité, ce ne sont pas les sonorités de la langue ancestrale de ses pères africains, mais des mots tamouls que Dictionneur entend, mots tout à fait inconnus, mots venant de la langue d'un peuple réputé comme inférieur par les créoles, objet d'injures et d'offenses, une langue qui a pourtant la puissance suprême de réconcilier le héros avec lui-même. À son réveil, Dictionneur voit Manoutchy, son compagnon d'origine hindoue, manier un couteau pendant l'accomplissement d'un rite le libérant du *Kala Pâni*, la malédiction pesant sur tout Indien ayant quitté son pays. Confiant met en scène un autre peuple défavorisé par l'histoire, pauvre et exploité à son tour dans les plantations de canne à sucre de la Martinique, un peuple conscient de la malédiction qui atteint tout individu qui franchit les eaux noires de l'Océan indien en se privant ainsi de l'action bienfaisante et purificatrice des eaux du Gange. Et pourtant Manoutchy, au cours de son combat nocturne avec un ennemi invisible, arrive à se dégager de cette malédiction qui rive son regard en arrière, vers son pays d'origine; une fois le rite mené heureusement à terme, le héros peut enfin considérer la Martinique comme sa patrie, jouir d'un sentiment apaisant d'appropriation du pays où il habite, il peut enfin se sentir créole. Et Manoutchy d'accueillir Dictionneur dans ses bras, les deux personnages se reconnaissant enfin comme des frères, non pas des frères de sang, mais unis dans une fraternité d'âme et d'esprit, loin de tout attachement à une origine géographique. Si le tamoul ne peut révéler à Dictionneur son vrai nom, il lui permet de sortir de son engourdissement entêté, de son repliement sans issues.

Dictionneur s'achemine ainsi vers un profond questionnement: d'un côté sa foi religieuse dans l'Afrique-Guinée prêchée par Cham s'effondre progressivement pendant le pèlerinage. D'un autre côté la foi de Dictionneur dans le Littré finit à son tour par s'effriter. Force lui est de reconnaître une beauté substantielle à des langues considérées comme mineures par rapport au français, non seulement le tamoul entendu en rêve, mais aussi le créole, sa langue maternelle; et ce grâce notamment à la rencontre avec Cham:

Il parlait un créole sonore et beau, empreint de mots jusque-là inconnus de Dictionneur mais que ce dernier avait le sentiment de comprendre sur-le-champ. Pour la première fois de sa vie, il éprouva une sorte d'admiration pour ce qu'il avait toujours considéré comme un patois. (VGR, 218)

Qui plus est, il commence à avoir des doutes sur le contenu du Littré:

C'était une idée bizarre [d'avoir invité Adélise à un bal-paillote], plus que bizarre farfelue. La définition de ce dernier mot s'inscrit d'instinct sur ses

lèvres. "Farfelu: se dit de..." mais sa phrase se perdit dans une sorte de gargouillis car ce mot-là ne figurait pas dans le Littré. De semblables absences n'avaient pas manqué de l'étonner lorsqu'une dizaine d'années plus tôt il s'était mis à apprendre par cœur son Dictionnaire. (VGR, 380-381)

De retour à Fort-de-France, une fois le pèlerinage terminé, il vit une impasse existentielle et sa crise affecte également ses relations sociales. Son ancienne maîtresse, une institutrice victime de la plus complète et irréversible forme d'assujettissement identitaire à la culture occidentale, ne veut plus de lui, du moment qu'elle le soupçonne impliqué dans une religion louche, qu'elle appelle la Négritude, consistant à son avis à "mettre le Nègre en haut et le Blanc en bas" (VGR, 376). Dictionneur ne lui répond même pas, mais s'aperçoit que le mot Négritude (ce mouvement poétique fondé par Senghor, Damas et le martiniquais Aimé Césaire, première forme d'affranchissement du joug de la domination culturelle blanche) ne paraît point dans le Littré. Adelise, en se faisant l'interprète d'un sentiment de fraternité témoigné par les gens du Morne Pichevin, invite Dictionneur à s'installer avec eux dans une case du quartier:

"Viens chez nous! insista Adelise. Ta place, elle est au mitan de la négraïlle. Mais ton gros livre, laisse-le derrière toi, s'il te plaît! Ha-Ha-Ha! On n'en a pas besoin du tout-du tout-du tout. Il ne contient pas les mots qu'on utilise tous les jours..."

[...] Seul le refus qu'elle opposait à la présence de son Littré l'empêchait d'acquiescer ouvertement. Ce livre-là, il l'aimait aussi. Il aimait chacun de ses mots, chacune de ses définitions. Même Cham n'avait pas réussi à le faire s'en débarrasser, comme si ce dictionnaire était doué d'un pouvoir inattaquable, indestructible même. D'un pouvoir qui confinait au sortilège. Il avait eu plusieurs fois la tentation de le jeter aux orties, de le déchirer en mille morceaux, de le brûler vif. [...] Pourtant, l'injonction de Cham continuait de lui marteler l'esprit:

"Fabrique un dictionnaire qui soit pour nous autres! Celui-là, c'est la chose des Blancs qui ont damné notre race".

Il avait bien tenté cette lourde tâche, sur un cahier d'écolier quadrillé [...]. Il avait griffonné au crayon noir des mots tel "pipiri-chantant" (aube) ou "badiolè" (vantard) mais il avait le sentiment que l'orthographe en était si malhabile, l'explication qu'il en donnait si peu assurée qu'il en avait conclu, la mort dans l'âme, que c'était là un projet très au-dessus de ses forces. Il se souvenait aussi que Fils-du-Diable-en-Personne l'avait dérisoigné en le mettant au défi de trouver dans le Littré, non pas des mots créoles, ce qui était normal puisqu'il s'agissait d'un dictionnaire français, mais les mots de notre français d'ici-là, du français martiniquais. Le bandit des Terres-Sainvilles, tout analphabète qu'il fût, avait eu une intuition imparable: ni "bougresse" ni "capon" ni "baliverneur" ni "cannir" ni "bancroche" n'y figuraient. Cette découverte avait passablement troublé Dictionneur. (VGR, 378, 383-384)

Le héros doit ainsi reconnaître que les formes du français régional de Martinique ne trouvent aucune place dans le dictionnaire, que la réalité martini-

quaise n'est donc pas représentée au sein du temple du français, du summum du savoir que le Littré était censé être aux yeux du personnage. Toutefois, Dictionneur n'arrive d'aucune manière à se séparer du Littré qui l'a trompé et piégé, mais qui l'a aussi souvent tiré d'affaire, compagnon inséparable de sa nouvelle vie solitaire dans un milieu urbain; le héros ne peut tout simplement pas abandonner ce volume qu'il a affectionné, protégé, utilisé comme oreiller ou brandi comme une arme²⁴ et qui en tout cas a été un point de repère solide. Il se trouve dans l'impossibilité d'un choix exclusif. Au moment où il prend enfin la décision douloureuse de se libérer de l'emprise du Littré, de ses mots et de ses définitions le rivant à un univers qui n'est pas le sien, au moment où il se sent prêt à jeter le dictionnaire dans le canal Levassor, après l'avoir ligoté à une grosse pierre, Dictionneur tourne la corde autour de son cou et il se noie avec son Littré, l'impasse culturelle et identitaire se révélant finalement impossible à dépasser. Personne ne s'inquiète de sa disparition exception faite pour Adélise qui lui paie un enterrement de pauvre et va frapper à la porte de dame Josépha Victoire, l'ancienne maîtresse de l'homme; cette dernière lui claque pourtant la porte au nez, affirmant qu'elle ne connaissait pas "ce nègre de bas étage surnommé Dictionneur" (VGR, 386). Le final affligeant de ce personnage à la mémoire prodigieuse, à la culture plus vaste que quiconque dans son entourage et qui finit ses jours oublié et méconnu de tout le monde, est néanmoins contrebalancé par l'autre destin du personnage:

Selon une tout autre version de l'histoire, colportée par Radio-bois-patate, Dictionneur ne mit pas fin à ses jours car le corps qui avait été retrouvé à l'embouchure du canal Levassor n'avait pas pu être identifié avec certitude par la maréchaussée. Il avait même assisté au simulacre de départ de la Vierge et à son retour en terre martiniquaise. Ce n'est que bien longtemps après qu'on s'aperçut de sa disparition. À Manoutchy, l'Indien-couli, et à lui seul, il avait révélé, en lui faisant cadeau de son Littré, qu'il partait vivre pour toujours au pays de Toussaint Louverture, pays où il rédigerait un livre pour révéler toute la vérité sur cet incroyable couillonement des nègres que fut le pèlerinage du Grand Retour. (VGR, 387)

Dans ce second final, Dictionneur arrive à se défaire du Littré, mais aussi de ses soucis concernant la justesse de la parole divine dans la *Bible* et de la doctrine du chamanisme: il ne part pas à Haïti écrire une *Bible* noire avec Cham comme prophète, comme le lecteur pourrait le soupçonner. Confiant désire sans doute

²⁴ "Il tenait son Littré comme une arme, prêt à se défendre contre toute attaque du Mal car à l'évidence, cette capistrelle-là avait été endiablée", VGR, 206; "Dictionneur prit la tête des vociférateurs [qui avaient pris d'assaut le barrage pour voir le départ du Latécoère], son Littré à la main telle une arme", VGR, 334. Le choix du mot "arme" n'est pas innocent: dans une interview, Confiant définit la maîtrise de la langue française comme une "arme d'existence", Ottmar Ette et Ralph Ludwig, "En guise d'introduction. Points de vue sur l'évolution de la littérature antillaise", Entretien avec les écrivains martiniquais Patrick Chamoiseau et Raphaël Confiant, *Lendemain* 67, 17 (1992), 6-16: 7.

montrer que le contre-discours religieux prêché par Cham n'amène à aucune libération, à aucune conquête identitaire. Le projet de travail de Dictionneur renvoie ouvertement à l'ouvrage de Confiant lui-même à travers le procédé de mise en abyme. Et cette dimension métalittéraire permet de mieux apprécier comment la dénonciation de la supercherie, que les autorités religieuses et les familles des Blancs riches ont peaufinée avec des finalités peu édifiantes, ne veut aucunement s'éloigner du message chrétien, de la figure de la Madone, des bonnes intentions de certains missionnaires et de l'élan mystique, quoi que veiné de superstition, du petit peuple. Confiant cherche ainsi à récupérer le message chrétien dans sa dimension originelle et plus authentique, loin des détournements ouverts par les Blancs pour légitimer en l'occurrence cette exploitation de l'homme par l'homme qu'a été l'esclavage.

Mais cette mise en abyme du roman permet aussi un rapprochement entre le personnage de Dictionneur et l'écrivain, Raphaël Confiant venant lui aussi d'un milieu campagnard du nord du pays, lui aussi s'étant installé à Fort-de-France aux années 1940, sa fréquentation des quartiers populaires les plus malfamés, sans en faire effectivement partie, a d'ailleurs forgé son imaginaire²⁵. Au-delà de ces données biographiques de la moindre importance, en mettant en scène son alter-ego dans le héros de Dictionneur, Confiant semble partager avec le lecteur le grand danger pour un écrivain non hexagonal de l'appropriation de la langue française: "parler une langue, c'est assumer un monde, une culture", avertit Franz Fanon²⁶. Le danger, sans doute irréflecté, consiste alors dans l'adoption d'un point de vue européiste dans la représentation de la réalité insulaire. Aussi, Confiant évoque-t-il le risque d'oublier ou de négliger la richesse de la langue créole, non seulement en ce qui concerne le lexique, mais aussi les structures syntaxiques et les marques de l'oralité indissociables de l'art du conte en territoire caraïbe²⁷. D'autre part, un écrivain francophone épris de la beauté incontestable de la langue française, de sa souplesse d'outil linguistique venant d'une tradition littéraire richissime²⁸,

²⁵ Cf. Isabelle Constant, "Entretien avec Raphaël Confiant", *The French Review* 81 (Octobre 2007), 136-148: 139; Liesbeth De Bleeker, "Entretien avec Raphaël Confiant", *The French Review* 82 (Octobre 2008), 130-140: 133; Confiant est aussi l'auteur du *Dictionnaire du créole martiniquais, 1979-2007*, <http://www.potomitan.info/dictionnaire/>, et du dictionnaire de néologismes créoles: *2000 pawol-nef kréyol* (Matoury: Ibis Rouge, 2007), en collaboration de Serge Colot.

²⁶ Fanon, *Peau noire, masques blancs*, 30.

²⁷ Cf. entre autres, l'intervention de Raphaël Confiant dans *Écrire la 'parole de nuit'. La nouvelle littérature antillaise*, Ouvrage collectif de Patrick Chamoiseau, Raphaël Confiant, René Depestre, Édouard Glissant, Bertène Juminer, Ernest Pépin, Gisèle Pineau, Hector Pouillet et Sylviane Telchid, sous la dir. de Ralph Ludwig (Paris: Gallimard, 1994), en part. 178; Katia Levesque, *La créolité entre tradition d'oralité créole et tradition littéraire française* (Montréal: Nota bene, 2003), en part. 81-82; Olga Garzón, "Le nègre et l'amiral. Entretien avec Raphaël Confiant", *Espace Caraïbe* 3 (1995), 33-39, en part. 36.

²⁸ Renée de Ceccatty, "La bicyclette créole ou la voiture française. Interview avec Raphaël Confiant", *Le Monde*, 6 novembre 1992, <http://www.madinin-art.net/la-bicyclette-creole-ou-la-voiture-francaise/>.

court le risque de se figer dans un perfectionnisme rigide et froid, dans une connaissance ahurissante de la langue, mais se limitant à un travail de perroquet sans aucune originalité stylistique. Confiant se fait au contraire un devoir de manier, d'interpoler et même de subvertir le français hexagonal, dans son désir de témoigner des formes multiples du devenir, des transformations, des métamorphoses où s'épanouit l'identité créole, mouvante et changeante. Et Confiant, à travers son travail étonnant sur le lexique²⁹, contrairement à son héros Dictionneur, sort de la répétition systématique des mots des Blancs; grâce à la mise en place savante de procédés visant à oraliser la langue française, il réussit avec bonheur à ne pas se figer dans la rigidité académique du français de France, dont l'élégance raffinée et impeccable ne peut décrire et rendre compte de la complexité bariolée de la créolité. Mais, à l'intérieur du roman, à côté du Littré, et du système linguistique et culturel qui en découle, "livre-chevet" de Dictionneur, aussi bien que de l'écrivain, dont l'emprise est thématifiée tout au long du roman, à côté du Littré, disais-je, il existe un autre livre incontournable: la *Bible*. La critique littéraire c'est déjà penchée sur les mécanismes d'interpolation des structures et des versets bibliques³⁰; je me limiterai à quelques petites remarques concernant son importance en tant que livre de chevet. Contrairement au Littré, aucun personnage n'éprouve la tentation de "la jeter aux orties, de la déchirer en mille morceaux, de la brûler vi[ve]"³¹; aucun personnage ne songe à la balancer dans les eaux du canal Levasor ou à s'en débarrasser en l'offrant à un ami. Le texte biblique qui a structuré le roman et a déterminé la technique d'écriture de certains passages reste un point de repère solide. S'il est impossible de noyer, et donc de nier, le texte sacré par excellence, il est aussi impossible de l'accepter tel qu'il a été imposé à la société créole. D'où le projet littéraire de Confiant de s'approprier la *Bible* et non de la citer, à l'instar de Dictionneur déclamant les mots du Littré et récitant leurs définitions. Aux yeux de Confiant, la *Bible* doit être protégée et préservée au sein de cette société créole qui témoigne d'une foi sincère, mais elle nécessite d'une réécriture la dégageant de l'imposition culturelle de l'Occident. Les passages du roman se configurant ouvertement comme des réécritures, et pour cela typographiés en italique, relèvent certainement de la parodie et de la désacralisation, mais ils montrent essentiellement le désir de la part de l'écrivain de récrire le texte biblique pour rapprocher son message sacré de la communauté créole. Confiant met en effet au centre de sa réécriture l'univers martiniquais et tous les héros de ses romans, sans doute pour donner un nouveau statut à son microcosme romanesque, si représentatif de la société foyaloise des années '40-'60:

²⁹ Hélène Sagols, "Raphaël Confiant. Un langage entre attachement et liberté", *Loxias* 9 (2005), <http://revel.unice.fr/loxias/index.html?id=121>.

³⁰ Modenesi, "Sainte Philomène du Morne Pichevin"; Fratta et Giaufret, "*La Vierge du Grand Retour* de Raphaël Confiant"; Fratta, "Religion et parodie religieuse dans *La Vierge du Grand Retour* de Raphaël Confiant"; Mfaboum Mbiafu, "Les versets païens".

³¹ Cf. *infra*, VGR, 383.

"Au commencement, Yahvé Dieu créa le Morne Pichevin et la Cour Fruit-à-Pain au beau mitan de Fort-de-France. Or une chaleur sans pareille régnait sur la terre, des écharde de feu tournoyaient au-dessus des eaux glauques de la Ravine Bouillé.

Yahvé Dieu dit: "Que la fraîcheur soit! et la fraîcheur fut. Le boulevard de La Levée et la Place de La Savane s'ornementèrent de tamariniers géants. Des balliers poussèrent à la venvole au flanc de tous les quartiers qui ceinturaient la ville. Dieu vit que la fraîcheur était bonne et Dieu sépara la lumière et les ténèbres. Dieu appela la lumière "devant-jour" et les ténèbres "brune du soir".

Puis Dieu ajouta: "Faisons la négresse Philomène à notre image, comme notre ressemblance et qu'elle domine les quarante-quatre marches, la Cour des Trente-Deux Couteaux et le Pont Démosthène. (VGR, 15, "La Genèse")

L'auteur ne désire pas traîner la *Bible* dans une désacralisation futile; au contraire, il essaye, par le biais d'une langue fortement créolisée, de transmettre l'essence de la vérité divine, loin de tout détournement idéologique à l'avantage de sa communauté:

Le peuple des nègres, gémissant dans sa servitude, cria et son appel à l'aide monta vers Dieu du fond de sa servitude. Dieu entendit leurs gémissements et leur apparut. Il déclara: "J'ai vu, j'ai vu la misère du peuple nègre qui croupit dans les plantations. [...] Maintenant le cri des fils d'esclaves est monté jusqu'à moi et j'ai vu l'oppression que font peser sur eux les Blancs. Allez sortez au-delà de la géhenne des champs de canne à sucre et des distilleries! Prenez la route droit devant vous jusqu'à l'En-Ville...". (VGR, 40, "L'Exode")

Si désacralisations il y a, elles ne sont pas imputables à la volonté de l'énonciateur, à savoir Radio-bois-patate. Cette singulière voix narratrice, en se faisant le porte-parole du petit peuple, exprime le point de vue des démunis, commente leur manière de vivre le sentiment religieux, débordant certes dans la superstition, mais s'avérant sincère et spontané dans ses transports. Et si Dieu lui-même parle la langue que Confiant élabore, c'est parce qu'il cesse d'être le Dieu des Blancs, le Dieu des colonisateurs et il se fait aussi le Dieu de la communauté créole à laquelle il consacre une parole spéciale, reproduite dans cette bizarre *Bible* créole, texte fondateur d'une civilisation qui mérite enfin d'être considérée dans toute sa complexité et son originalité:

Yaveh Dieu parla à Philomène dans le désert nocturne de la Cour Fruit-à-pain où elle tenait boutique de son devant avec un stoïcisme qui forçait l'admiration des étoiles. Il dit:

"Faites le recensement de toute la communauté des nègres emmurillés dans une misère sans nom, des nègres ladres plus ladres que les crapauds, des nègres décauduits, des nègres à chiques et à échauffures, des drôlesses et des maries-souillons, en un mot de toute la chienaille des bas quartiers de l'En-Ville, depuis le Morne

*Pichevin jusqu'au Bord de Canal, de Trénelle à Volga-Plage mais ne comptez que tous les mâles et cela tête par tête*³². (VGR, 79, "Les Nombres")

S'il est vrai que cet ouvrage dénonciateur et réconciliant en même temps, *Bible créole* qui commence avec la *Genèse* et se termine avec l'*Apocalypse*, semble avoir son principe et sa fin, il est vrai aussi que la mise en abyme du roman lui-même, dans le projet d'écriture de *Dictionneur*, réinvestit le récit d'un nouvel élan et, comme un livre de chevet, invite à la relecture.

³² Parmi les personnages que Dieu croit dignes de prendre partie au pèlerinage, on trouve aussi *Dictionneur*: "le petit nègre forfantier qui s'imagine qu'il y a plus de sapience dans son *Litré* que dans la Sainte Bible car il possède une âme pure", VGR, 80.